

Pirmonthul.

Andreas Peter La Gärz, geb. zu Clausthal
1710, floss aus dem Harzsaßse, nahm den Namen
Pirmonthul an, und widmete sich der Mathema-
tik und Philosophie. Im Jahr 1743 entsagte
er einer seiner Schülern, die sich als Kind-
büßer verkleidete, wurde in Lenz mit ihr
gehandelt, und kam 1752 nach Berlin,
hier wurde er Mitglied der Akademie und
gründete eine Erziehungsanstalt. Seine Anst.
wurde Hoflehrerin bei der Prinzessin Heinrich.

Jahr. zu Berlin 1764, 3 Sept. Er bekam das
Liebes, als er erfuhr, daß nicht er, sondern
sein Kind Louis zum Direktor der
Ecole militaire ernannt worden.



Préinmontal.



1755.

Monsieur,

L'assemblée publique de jeudi me jette dans
un nouvel embarras. Est-ce toujours le tour de
notre classe? et dois-je lire, ou ne dois-je pas lire?
je vous prie de me tirer d'incertitude.

J'ai l'honneur de présenter mes respects à
Madame, et d'être avec une parfaite consi-
dération,

Monsieur,

Le 4 Mars.

W. T. H. et T. O. S.

De Préinmontal



à

Monsieur,

Monsieur Le
Professeur Forman



Chez
Luy.

Fréremontyale

4. April 1755.



Monsieur,

Je reçois votre déclaration avec un sensible plaisir. Je m'attens à tout, et suis prêt à tout. Il n'y a que de la part des personnes que j'aime et que j'estime, que les mauvaises facons m'entrent au cœur. Envoyez-moi, je vous prie, pour une couple d'heures, ce terrible extor, dont on me parle depuis quinze jours. J'irai vous le rapporter moi-même immédiatement après le dîner. J'ai appris que vous étiez malade, et j'y prens toute la part possible. Je veux vous assurer de vive voix encore plus que par ce billet, qu'il ne touchera pas à moi que nous ne soyons amis, comme vous l'avez été dès le commencement. J'ai l'honneur de présenter mes respects à Madame, et suis avec une parfaite considération,

Monsieur,

Ce 4 avril

Votre très humble et très
obéissant serviteur
De Fréremontyale



sur
sur

à Monsieur,



Monsieur Le
Professeur Formey
de

Cher Luy.

Primatuel.



12. Mai 1755.

Monsieur,

je n'ai point parlé à M. de Maupertuis de la difficulté que vous m'avez faite. je ne vous redemandois mes pices que pour les lui remettre à lui-même, avec toutes les autres; ainsi que j'ai fait ce matin, moyennant des doubles que j'avois. Il avoit été surpris aussi bien que moi, que vous ne lui eussiez doné aucune notice de mon travail, et que ce soit le vain public que le lui ait fait connaître. j'apprens d'ailleurs qu'il est de règle, de transcrire les pices des académiciens sur les registres, et de rendre les originaux à leurs auteurs. Mes pices doivent être transcrites depuis longtemps; j'en suis donc pour que vous ayez la bonté de me les remettre. Pourquoi faut-il qu'avec l' inclination que je me mis toujours sentir pour vous, je sois à un pouvoir plus douter que j'ai bien de me plaindre de vous? je n'en mis pas avec vous de courtoisie et d'estime, Monsieur, de vous et de Madame,

à Berlin
le 12 mai 1755.

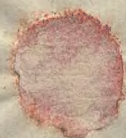
Le très humble et très obéissant
serviteur de Bernoulli



à

Monsieur,

Monsieur le Professeur
Lorin,



Chez
lui
22



Primontval.



1757.

Monsieur,

Le Dictionnaire de l'Académie Française décide que Toujours s'écrit avec un t que du reste j'envisage; ainsi vous avez raison. Faites la demande, je vous le redonne, et sur tout le reste, tel changement que vous jugerez à propos. Je ne comptais qu'une question passât. et quand j'y aurais compté, je n'aurais nullement pu prévoir la forme du Programme. Paraît-il un remède assez étrange de regarder la question comme plus philologique que photographique, cependant le docteur de M. Meunier fait voir qu'un mot d'avis ne sera point. J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération,

Monsieur,

Paris ce 21 Mai

Mes très humbles respects, je vous prie, à Madame.

Votre très humble et très
obéissant serviteur
De Primontval

P.^r Mouroux

le Professeur
Toumey,



Sur Lini

Monsieur,

- Ce n'est point pour rester en arrière de politesse avec vous, que je me contente de vous envoyer cet Ouvrage plutôt que de vous le présenter moi-même, et c'est par vous plus uniquement pour opposer politesse à politesse que j'ai l'honneur de vous l'offrir. Je compte bien vous aller rendre mes devoirs au premier jour. La cordialité que je me sens devoir à mettre dans ce rapprochement, je vous prie de tout mon cœur la trouver en vous. Il n'est pas sans doute trop tard pour vous des excuses. Si bien d'ailleurs nos griefs, combien ils paraissent plus courts, et plus bonobles, et plus légers, dès qu'on les enlève de point et d'autre par des procédés non équivoques! C'est à quoi je n'hésiterais pas à m'en tenir, si n'était question que du point; mais voilà le sujet de mon inquiétude. « Un monde d'ouvrages, imprimés depuis quatre mois, va paraître, et peut-être déjà en France et en Hollande: je ne l'ai plus en ma disposition. Il est vrai, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, qu'en quelques endroits où je pourrais en exprimer de vous et de vos ouvrages, je le fais en des termes qui impliquent une satire en face. « Mais il faut vous avertir que ces traits indirects qui se trouvent dans le premier volume, se retrouvent, et plus piqués encore, dans le second. Quoique mon dessein n'ait point été d'abandonner qu'on vous les appliquât, plutôt qu'à d'autres, quels qu'ils soient, des outrages dont j'ai assurément rien de me plaindre, cependant vos ennemis, abusés, et vous n'en manquez pas, vous plus que moi; vos ennemis et ceux qui sont plus persécutés que j'ose jamais l'être, que vous y avez quelque part, tous ces gens-là vont réclamer les applications et vous arguer de nouveauté. Lorsqu'il y a quelques suppositions, à la fin d'un billet avec moi, vous ne craignez pas de me faire une offre d'assistance qui me paraît sincère,

Je vous avoue que j'eus honte de vous prendre au mot ; cette considération
m'en empêcha : mais si me fallut tant mollesse, j'avois honte, en ne répondant
point à cette avoué, de montrer une animosité opiniâtre et réfléchie, qui n'est
point dans mon caractère. Je ne puis plus tenir à la nouvelle attaque que votre
lettre, et il ne dépendra pas de moi en vérité que la liaison qui venoit entre nous
se soit dissoute. Je ne demande, et n'ai jamais demandé de votre amitié, quoi
qu'il soit de nature à vous compromettre. Si je vis courtoisement et en bon
concorde avec Christian, Eléon et de Beauvilliers, en leur laissant tout le
droit de désapprobation, et même vivement, ce qu'ils ne jugent pas pouvoir op-
primer dans mes Lettres. Je ne vois pas pourquoi je ne vivrais pas avec même
liberté avec vous et avec tout autre, si ce n'est avec l'Homme chez qui les Des-
sentiments, les Lettres ou vous, sont immortels. La Femme qui ne cesse de mien-
trer à l'opinion, vous a une véritable obligation d'une démarche qui me s'élève
même : elle ne craint point de se rendre garant de la vérité de mon retour,
aussi bien que de son inclination, et de l'homme avec laquelle j'ai l'honneur
d'être,

Monsieur,

Paris,
le 20 mai 1757.

Avec présentons bien et sûrement vos
saluts à Madame.

Votre très humble et très obéissant
serviteur, De Beaumontval,

Prémontval.

12. Aug. 1757.

Monsieur,

La nouvelle marque que j'ai reçue de votre amitié, me touche
comme elle le doit, et je vous assure que je n'ignore de mon côté qu'il
trouvera une revanche; l'occasion, je l'espère, s'en présentera. Du reste je
n'abuserai point de votre bonté: j'espère, je vous prie, sous la main la
lettre de M. Rembault. Seulement, pour qu'il ne soit point dit
que le champ est ouvert dans vos journaux contre moi, sous prétexte
jamais en une faveur, je vous prie d'insérer ma réponse à quelques-
uns des articles qui paraîtront dans le volume suivant. C'est une grâce
que j'espère que vous ne pourrez me refuser. Je suis, Monsieur, votre
au premier tout-à-fait respectueux à M. de La Harpe, avec une sincère con-
viction,

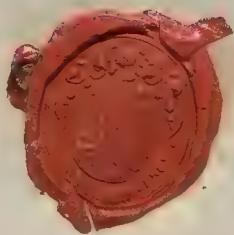
Monsieur,

Ce 12. Août.

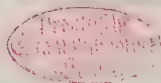
Votre très humble et
très obéissant serviteur,
De Prémontval,

Mr. Maurice

le Professeur
Fonney &c



over seal



Monsieur,

Je vous suis obligée de la peine que vous avez prise en m'envoyant le billet de M^r de Cérard: il me demande compte d'un paquet, que je n'ai pas reçu et dont je n'ai point entendu parler. Je joins ma réponse ici, puisque vous voulez bien vous en charger.

J'admire votre Stoïcisme, Monsieur, au milieu de tous ces troubles. Que d'alarmes! je vous avoue pourtant que sans un ordre exprès de M^{me} la Princesse je n'aurais pas quitté mon cher Berlin. Dieu veuille nous y réunir tous promptement en joie et en santé. La fièvre qui m'a prise à Potsdam, et qui me tient encore, me prouve que je n'ai pas autant de fermeté que je m'en croyois: le malheur de tant de gens, cette triste dispersion et la cruelle incertitude où nous vivons, me mettent dans un état difficile à décrire. Dieu veuille encore un coup, nous réunir et envoyer le bon vent dont vous parlez.

Je vous remercie, Monsieur, des nouvelles que vous me donnez de Madame la Grande Chancelière; M^{lle} Manon m'a fait le plaisir de m'écrire, sa chère Maman y a joint quelques lignes, M^{lle} Babet en a fait autant: elles sont toutes en bonne santé et paraissent être agréablement.

Je vous charge, Monsieur, de présenter les assurances de mon respect à M^{le} le Grand Chancelier, persuadée que vous vous en acquitterez avec plaisir.

J'ai toujours rendu justice à la droiture de vos sentimens, vous n'en devez pas douter : si tout le monde pensoit comme moi à votre égard, vous n'aurez à vous plaindre de personne assurément : rendez-moi la pareille, Monsieur, et soyez persuadé que je suis et serai toute ma vie avec la plus parfaite considération,

Monsieur,

à Magdebourg,
ce 2 novembre 1764.

Votre très humble et
très obéissante servante
M. M. De Bremonval.

Monsieur,

je vous remercie de l'avis que vous me faites la grace de me donner. je n'étois pas sous quelque inquiétude sur ce sujet; car je desirois fort que la suite de ma Théologie de l'Être parût dans le volume de cette année, ainsi qu'il convient; et je suis de divers endroits qu'on souhaite de l'avoir. Au reste je ne crois pas que la chose presse encore. j'ai quelques changements à faire: j'ai prié M. Savri de chercher la sixe d'aus mes papiers et de me l'envoyer; je la renverrai dans quelques semaines. Pour ce qui est de la Réponse à M. Reinhold, il faut attendre d'autres conjonctures. je n'ai nullement la tête métaphysique. Savez-vous comment je vis? je suis dès midi chez M. de Berond, et il est fort rare que je sois rentré chez moi avant minuit. Le soir à neuf heures, je n'ai pas trois heures pleines pour mes lettres, quelques lectures, et quelques visites à faire ou à recevoir. Le reste de la journée, je la passe presque entier avec mes chères études académiques, à lire, déclamer, chanter, danser, folâtrer, pour chasser de mon mieux la profonde mélancolie qui me dévore. Il ne falloit en vérité pas moins

que cette aimable société pour me rendre la vie supportable. Quand revrai-je Berlin? Quand me réunirai-je à cette chère moitié que je n'avois pas quittée un seul jour en près de dix-sept ans? Hélas! je n'en sais rien. Dieu veuille seulement que tout ne soit pas fini pour nous! - - - -

M. et M^{lle} de Gérard vous remercient de vos civilités, et me chargent de vous en faire de réciproques. Ils ont remis votre lettre au jeune officier qu'ils trouvent tout-à-fait aimable. J'auvois dû soupèr avec lui jeudi; mais par grand extraordinaire je fus seul chez M. de Rapin. J'ai l'honneur de présenter mes respects à Madame. Mes complimens, je vous prie, et mes amitiés à nos chers confrères avec qui vous me savez quelque liaison, mais particulièrement à M^{lle} de Fevre, M^{lle} de Brian et Beausobre. Croyez-moi avec un sincère attachement et une parfaite estime,

M^{lle} de Fevre,

A. Helbig,
le 26 novembre, 1767.

Votre très humble et très
obéissant Secrétaire,
de Brémontval

Monsieur

Comme je n'ai point eu de l'année, ni même depuis
le commencement de la présidence, et qui est devenu
le dernier tour de notre Course, j'ai compté très sous dix
fruits. Il est du devoir de chacun de vous de fournir
un volume au moins par an, et je suis bien aise de ne
donner aucune prise sur moi. Je vous prie donc,

Monsieur, d'avoir la bonté de me laisser le charge
libre. Je l'espère avec d'autant plus de confiance, que
je suis convaincu que vous n'avez aucune intention.
- j'ai l'honneur d'être, en particulier mes respects à
Madame, très respectueusement,

Monsieur,

A Paris
le 20 novembre 1758.

Votre très humble et très obéissant
serviteur, J. P. MONTREAL.

A. M. M. M.

Professor Henry

6

Préambule.

4. 22. 1758.

Monsieur,

Il y a environ un an en ce temps-ci, qu'étant à Stettin vous me fîtes la grâce de m'écrire, pour me demander la suite de ma Bière qui a pour titre Théologie de St Etienne de, dont le commencement se trouve dans le Tome de vos Mémoires de 1744. J'eus l'honneur de vous répondre, que je vous étois obligé de votre attention, et que je ne manquerois pas de vous l'envoyer, mais que j'aurois besoin de quelques semaines. Je n'aurois guère de peur, Monsieur, que cela pût en faire. Cependant j'apprends bientôt qu'il n'estoit plus temps et de bonne part. J'avoue que dans les conjonctures d'alors je n'eus pas de peine à m'en consoler, et je vous le témoignai bien à mon retour. Cette année-ci, il me venoit qu'il n'estoit pas dit, que je pourrais compléter sur l'ouvrage de ma Bière, ou même d'une autre qui a pour titre Notions de l'Esprit, et que j'ai été sur le commencement de l'année dernière. J'ai donc bien de m'étonner que vous ne m'en portiez point. Lorsque, Monsieur, à la franchise que vous même pouvez de mettre dans tous vos procédés à mon égard. J'ose bien le remarquer, surtout j'en suis persuadé que vous pouvez vous plaindre de la distance des lieux.

J'ai l'honneur d'être, en présentant mes respects à Madame, avec une sincère considération,


A Berlin Monsieur,

le Lundi 9 Décembre 1758.

Votre très humble et très obéissant
serviteur
J. B. de Montigny

Je garde encore les Commentaires de César qu'il me faut avec votre permission.

c-t c. l'ouvrage



Monsieur le Professeur
Fournier Secrétaire
de l'Académie
des Sciences,

ch. sup.

Monsieur,

Je veux vous confirmer par écrit ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de vive voix. Mon retour est sûr : je ne doute point que le vôtre ne le soit de même. Il y a longtemps que je crois m'appréhender que nos deux cœurs se rapprochent ; et si j'ai combattu, je ne le dissimule pas, l'impulsion du mien, ça été pour m'en assurer mieux. Le désir d'entretenir une amitié constante, me fait prendre aujourd'hui une précaution sur l'unique chose qui pourroit vous faire de la peine. Je voudrais, Monsieur, éviter le malheureux Ouvrage : l'honneur de nos divisions : je voudrais au moins pouvoir le tourner imparfait ; mais je n'en suis pas le maître. Il y a plus : on a commencé une seconde Edition, et les trois premières parties qui manquaient sont réimprimées depuis plus de quatre mois. La Quatrième manque encore, et on va la réimprimer ; mais elle vous concerne peu. Pour les Parties du second Volume, il n'y a pas besoin de nouvelle Edition, parcequ'on en a tiré d'avance ce qu'il falloit. J'acheverai l'Ouvrage, puisqu'il le faut, mais de façon, Monsieur, à ne point vous compromettre ; et je vous donne ma Parole d'honneur qu'autant de

fois que ce qui pousse me passera par les mains, ce sera pour moi autant
de coups sensibles, qui vous en feront une sorte de satisfaction. Si ces Dispo-
sitions ne vous sont point désagréables, je vole dans vos bras redoublé de ne-
veu reparer de ma Vie. Ma Femme vous le ratifie, en vous présentant
ses Bontés. - j'ai l'honneur de présenter les miennes à Madame, en
vous félicitant cordialement l'un et l'autre des Bénédiction que vous
avez reçues depuis peu dans votre Famille. Faites-moi la grace de me
crire avec les Sentimens d'un véritable Coufre,

Mourieu,

A Beutin,
le 26 Novembre 1763.

Votre très humble et très
obéissant Serviteur
Le Breinontval



Monsieur et très cher confrère,

Voici ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer
de la Gazette littéraire de l'Europe. (Numéro 5 man-
qué.) Cet Ouvrage est très bien fait. Son mérite
est cause que je suis un peu plus monté le que je
m'étois du mauvais tour qu'on donne à mon
livre sur Locke. D'un autre côté, dans le
dessein où je suis d'écrire à cet Annuaire, il n'est
pas mal que j'aie fait cette lecture; je voulois
écrire avec beaucoup de politesse, et ce sera avec
une véritable estime. (compter sur celle avec
laquelle j'ai l'honneur d'être, cordialement,

Monsieur et très cher confrère.

M. J. B. à. Thénac.
je me souviens de votre
journalité

ce 28 avril

Votre très humble,
et très obéissant
serviteur,
de Tremontal

1000

c. Courcier,

je vous remercie de votre attention: j'accepte
avec plaisir l'offre que vous me faites, je tire la suite,
et peut-être même la fin de ma Psychologie,
sur vous le Nouveau où je démontre la simplicité
de l'âme et celle des éléments du corps. Sappart
que vous avez, comme on l'a dit, est d'ailleurs
à cette étonnante, j'attache de porter les choses
de façon qu'il y ait pour lui le moins d'inconvénient
qu'il soit possible à avoir pas vu ce qui per-
ticle.

J'ai l'honneur d'être avec une parfaite
sincérité,

c. Courcier,

M. Perquet
à Châlons

le 11 août.

Votre très humble et
très obéissant serviteur
de Brimontval

[1763]

Rémontval au Royumy.

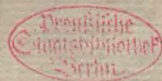
Explan, 13. Aug. 1764.

Ruefay.

Je vous envoie et très cher
Pillet que dois vous rendre.
de vous rendre.
de vous rendre, de vous à
Ingotsch, deux fois,
ne, après l'avoir déjà
lu avec lui deux fois la semaine dernière, et
les possibles quatre fois. - je vous avoue que je
ne pouvais rien au si y ait plus d'âme et plus
de cœur, et moins de ce qu'on appelle esprit
pour me servir de vos expressions. Cette
Belle, avec bien que l'homme, et l'air, et l'air,
et l'air, et l'air, et l'air, et l'air, et l'air,
parle plus court, et l'air, et l'air, et l'air,
humainement dit par un talent. mais à l'homme
n'en est pas moins, et l'air, et l'air, et l'air,
Belle qui ait jamais été. du moins les
ouvrages sont les plus beaux qui'exis-
tent dans votre langue, et qu'on ne
lit un ouvrage je ne pense jamais à l'air.
Si le talent n'était que grand
Belle, il n'y aurait point de mal, mais
il n'y a point de mal et point de mal.
Belle, et cependant très peu de mal à l'air.
de la réputation, et la l'air.



je ne comptois, Monsieur et très cher
Compagnon répondre à votre Brevet que dans une
petite lettre que je me proposois de vous rendre.
Mais je vous jurement de retour, de ouïe à
midi, avec le Comte de Schaffgotsch, deux fois,
le cinquante et sixième de Europe, après l'avoir déjà
eu avec lui deux fois la semaine dernière, et
les précédentes quatre fois. Je vous avoue que je
ne savois rien ou si il y ait plus d'âme et plus
de cœur, et moins de ce qu'on appelle esprit,
pour me servir de vos expressions. Cette
âme, avec bien que l'homme, et l'âme et l'âme,
et l'homme de la de, méritoit d'être faite
par le plus parfait homme du monde, et mal-
heureusement est par un défaut. mais ce défaut
n'est pas moins, selon moi l'enthousiasme
Oriste qui ait jamais été: des masses des
ouvrages sont les plus beaux qui exis-
tent dans votre langue, et qu'on ne
lit un ouvrage, je ne pense jamais à l'au-
teur. Si le défaut n'était que grave
Oriste, il n'y aurait point de mal, mais
il est une philosophie et pitoyable philo-
sophie, et cependant très propre à causer
de sa réputation, est la légèreté.



Ma Femme, et le petit Louis, et
ses camarades et moi, nous nous
embrassons de tout notre cœur en
assurant Madame de vos très humbles
repects.

Je suis avec toute la sincérité et toute
la cordialité possible, si l'occasion se présente
à Paris,

Monsieur et très cher Compagnon,

Votre très humble
A Berlin et très obéissant
le 13 août 1769. Lavoisier et Laplace
de Bernoulli

Fin